

Le Calepin

- ROUGE -

n°4 - 1^{er} janvier 2018

*L'équipe des Calepins
vous souhaite une belle année
de découvertes littéraires*



ENKI BILAL

BUG livre 1

BUG définition

Se dit, en français, d'un défaut affectant un programme informatique .
En anglais, d'un insecte, d'une bestiole, d'un virus...

Cette fois ci, mon cadeau noëlissime m'offre l'occasion d'une

note de lecture (inachevée pour arriver à boucler à temps) ; je vais donc participer au « buzz » médiatique de cette (très bien menée) opération commerciale... Fin novembre les cartons sont sur les palettes et Enki Bilal part tapiner sur les plateaux radios et télé. Le business quoi ! Je l'ai vu (Arte), entendu (Inter) croisé virtuellement sur les gondoles des supermarchés. J'ai beaucoup aimé le dessin d'E.Bilal lors de sa collaboration avec Christin ; c'était il y a trente-cinq ans ! Puis il s'est orienté dans une espèce d'images graphiques numérisées. Ses traits me manquaient ! Avec son : « BUG », je le retrouve...

Le dessin m'enchanté ; je démarre le livre avec l'idée que je vais me régaler... Pour introduire le roman, en exerçue :

À propos du "dataïsme", nouvelle religion du tout numérique expansif : « ... le péché le plus grave serait de bloquer le flux de données. Qu'est ce que la mort, sinon un état où l'information ne circule plus ? »

Yuval Noah Harari

On est en 2041, la Terre est confrontée brutalement et simultanément aux deux bugs. Un homme, seul, se retrouve dans la tourmente, convoité par tous les autres... Un internaute, Crossroads, écrit : « *Souhaitons donc sincèrement au cosmonaute Kameron Obb d'avoir la citrouille bien faite, lui qui vient officiellement de rentrer dans le nouveau livre des records, section plus grosse tête de l'univers et de sa proche banlieue. Et accessoirement d'avoir suffisamment de sang froid pour échapper aux nombreuses super puissances bien plus intéressées par son ciboulot que par ses beaux yeux.* »

Dès la page 6 découpée en trois planches égales, l'inquiétude se lit sur le visage d'une mère : « Je croyais que ça ne pouvait pas arriver... Les experts aussi apparemment » Les médias ne peuvent plus transmettre que par l'analogique hertzien ; bref, la bonne vieille télécho ! Puis cela s'affole, on est en station orbitale (page 8).

La 9 nous fait surplomber le vieux siège de l'ONU : « C'est

la panique... Plus rien, un assèchement total... Nous sommes à l'arrêt. L'humanité est dans la merde... Mes amis, j'ai un mauvais pressentiment. »

Bilal évoque une humanité qui a légué sa mémoire au numérique. Et enfin, page 10 : « Parce que vous croyez qu'on saura encore s'en servir de nos cerveaux ? »

Pages 16 et 18 apparaît enfin dans ces cerveaux mal barrés un sentiment d'amour filial.

Page 20 : « Il n'y a plus de courant, nous retournons à l'obscurité. »

Page 21, une journaliste dit : « Nous sommes, je dirais, enfin face à notre propre connerie. »

Page 23 : « ... les avions... les autos... seuls les engins non numérisés roulent. »

Page 25 : « Il faut sortir le moins possible, les gens deviennent fous. »

Le roman est divisé en cinq chapitres. À la fin du deuxième, page 35, les politiques entrent en scène avec leur rapacité de pouvoir et d'intérêt économique.

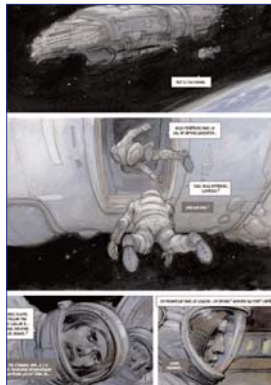
En page 39, une déplaisante coupure de presse (*Le Monde Today*) ; cette page est sur papier glacé, assez glaçante pour qui aime le dessin : il n'y en a pas !

Page 43 : « Je veux parler de cette catastrophe qui nous ampute de notre nouvelle intelligence numérique. Les plus vieux, ceux de quatre-vingt voire quatre-vingt-dix ans, non Alzheimer il va sans dire, sont les bienvenus. » J'aurai cette tranche d'âge en 2041... Cours, camarade, cours !

Je terminerai cette chronique avec une belle planche en page 56 : « Ta peau, à la couleur désormais inappropriée, te sera ainsi délicatement arrachée sans la moindre douceur... » Le dessin est beau sur une image cruelle.

Crossroads ajoute :

« Nouvelle trilogie d'anticipation du sieur Bilal et grosse accroche dès le premier volet. » – « Bilal, c'est avant tout un coup de crayon immédiatement identifiable. » – « Plaisir de la rétiné... » – « L'auteur fait dans l'ingénieux et l'inventif... » – « Gros coup de cœur pour ce Bug, premier du nom, et précurseur de deux frangins que l'on souhaite tout aussi jousifs. »



Michel Deshayes ♦

sommaire du n°4

CETTE PHOTO-CI . <i>Je les reconnâitrai quand ils viendront</i>	2
CE LIVRE-CI CE MOIS-CI . <i>W ou le souvenir d'enfance</i> , G.Perec	3
UN ÉDITEUR : LA CONTRE ALLÉE . <i>Inventaire d'inventions</i> , E.Berti	5
NOUVELLES . <i>Y en a qui les aiment froides</i> , R.Lardner	6
ESSAI . <i>Une couleur ne vient jamais seule</i> , M.Pastoureau	7
B.D. . <i>Amère Russie</i> , Ducoudray/Anlor	8
POÉSIE . Franck Venaille	9
LES PETITS MÉTIERS . <i>Mercato à l'É.N.</i>	11
DEUX CHANSONS . « <i>Les vrais hommes</i> » (C.Grimm), « <i>Julie</i> » (Mouloudji)	12
LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC . <i>Le jour de gloire d'Émile</i>	13
LA CHRONIQUE DU PR HERNANDEZ . <i>Inventez votre complot!</i>	16

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Aude France, Michel Deshayes,
Rémi Lehallier, Jean-Paul Simon

site : www.lecalepin.fr
mail : lecalepin@outlook.fr

CETTE PHOTO-CI



14 décembre, Millas, Pyrénées-Orientales...

Le mot m'avait surpris la semaine précédente devant le raz-de-marée médiatique suscité par le décès de Jean-Philippe Smet. Car, ne connaissant pas l'homme, je n'avais aucune raison de me sentir ému de sa disparition ; quant au chanteur, ce n'est vraiment pas le genre de mot qu'il me faisait venir en tête quand, par hasard, je tombais sur quelques bribes musicales qu'il interprétait – car il n'écrivait ni ne composait. Le mot *émotion*. Mais, je suis bien obligé de le reconnaître, la télévision et la presse n'ont plus fait que cela pendant plusieurs jours : déverser des tombereaux d'émotion. Au moins, quelques heures plus tôt, d'Ormesson avait fait plus discret. Plus discret aussi, et très bien interprété, à *La grande librairie*, le numéro de compoction entre la fille qui aurait recueilli quasiment dans les mains du mourant le tout dernier mot (en clôture de son prochain et posthume livre) et l'animateur honoré d'une si insigne tâche – le lire à l'antenne.

La société du spectacle dans ses œuvres.
Et voilà que je le retrouve, ce mot, à propos des collégiens de Millas. Qu'est-ce qui fait qu'alors il me touche ? Bien sûr l'âge et la totale injustice du destin. Mais surtout l'anonymat, la douleur bien trop grande pour des vies si « petites », si discrètes, si « pauvres ». Minuscules. Je n'écrirai pas sur un célèbre écrivain mondain et cultivé, ni sur un interprète vociférateur et exilé fiscal – je ne juge pas les hommes, qui m'indiffèrent absolument. Mais Allan, Diogo, Loïc, Ophélie, Teddy, Younès... je sais qu'ils vont surgir sous ma plume, sans doute sous d'autres prénoms, peut-être à un autre âge car il faut bien se préserver et ces choses sont trop incandescentes. Je sais que je les reconnâitrai quand ils viendront.

Roger Wallet ◆



Georges
PEREC

LA VIE W.

Cela faisait une bonne dizaine d'années que je n'avais pas relu ce livre de Perec. Mon fils m'a piqué mon amour de Perec et, de tous ses livres (je le soupçonne de les avoir tous lus), celui-ci est celui

qui le touche le plus. Sans doute parce qu'on y oublie le prodigieux lipogrammeur de *La disparition* pour y retrouver le romancier profond des *Choses* avec une dimension autobiographique forcément bouleversante car liée à la judéité de ses parents.

Ce qui surprend d'emblée, c'est la cohabitation dans ce livre de deux textes qui alternent avec une parfaite régularité : un texte autobiographique dans lequel l'auteur, partant de photos mais surtout de souvenirs (souvent instables), évoque son enfance (il naît en 36) jusqu'à son retour à Paris à la fin de la guerre ; et une double fiction autour d'un certain Gaspard Winckler et de l'île de W qui semble toute dédiée au sport.

Le livre comporte deux parties : 11 chapitres pour la première, 26 pour la seconde, dans chacune desquelles alternent les deux récits. Merveilleux jeu de miroir des épigraphes, empruntées à Queneau :

*Cette brume insensée où s'agitent des ombres,
comment pourrais-je l'éclaircir ? [1]*

*cette brume insensée où s'agitent des ombres,
— est-ce donc là mon avenir ? [2]*

Ce questionnement sur le souvenir répond en même temps au rôle de l'écriture : éclaircir pour dégager un avenir.

« Je n'ai pas de souvenir d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans.

En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent. Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente. »

Son père se nomme Peretz, sa mère Szulewicz. Ils sont Juifs d'origine polonaise. Leur fils naît en 36 (une fille suivra, qui ne survivra pas à une malformation congénitale). Le père, engagé volontaire, décède en juin 1940. La mère, pour protéger son fils, l'envoie en Savoie avec la Croix-Rouge, auprès d'une tante paternelle et de son mari, Esther et David Bienefeld. C'est là qu'il sera baptisé et verra son nom francisé en Perec. Sa mère disparaîtra à Auschwitz en 43. Les Bienefeld l'adopteront en 45.

C'est l'empan des souvenirs auxquels s'attache ici Perec. Il a peu pour l'aider dans cette entreprise, « *que le secours de photos jaunies, de témoignages rares et de documents dérisoires* ». De sa famille directe lui vient son premier souvenir : l'arrière-boutique de sa grand-mère (qui émigrera en Israël). Il reprend deux textes brefs écrits antérieurement, en les corrigeant (notamment sur l'orthographe des noms familiaux) et en les nuanciant pour s'interroger sur l'absence de preuves tangibles de ce qu'il avance. Modestie de l'écriture, souci de coller du plus près à la réalité ? « *Je ne sais pas si je n'ai rien à dire, je sais que je ne dis rien ; je ne sais pas si ce que j'aurais à dire n'est pas dit parce qu'il est l'indicible (l'indicible n'est pas tapi dans l'écriture, il est ce qui l'a bien avant déclenchée) ; je sais que ce que je dis est blanc, est neutre, est signe une fois pour toutes d'un anéantissement une fois pour toutes.* » L'enfant est envahi par l'histoire familiale et ethnique qui le dépasse et l'écriture autobiographique n'est d'aucun recours.

Ce qui frappe dans les souvenirs évoqués, c'est, outre l'absence d'un cadre de vie ferme, stable, la précision visuelle des choses évoquées, pour laquelle il ne peut que rarement s'appuyer sur des photos. Un goût de la précision qui est une des marques de l'écrivain Perec.

La fiction figure, elle, en italiques. Dans la première partie elle nous raconte comment un déserteur a réussi à échapper aux filets de la police grâce à de faux papiers – il circule sous l'identité de Gaspard Winckler. Ce personnage apparaît dans *Le Condottiere*, un roman de jeunesse (60) publié en 2012; il y est un faussaire de talent. Il réapparaîtra, en 78, dans *La vie, mode d'emploi*. Il est donc un double de Perec. Ce Winckler se voit confier une singulière mission : partir à la recherche du vrai Gaspard, enfant sourd-muet disparu près de la Terre de Feu dans un naufrage mais dont le corps n'a pas été retrouvé. Plus trace de ces deux personnages dans la seconde partie, entièrement consacrée à une description obsessionnellement minutieuse de l'île de W. Perec s'explique sur ce texte d'adolescence oublié : *« Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souviens tout à coup que cette histoire s'appelait W et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance. En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu. »*

L'organisation de l'île semble avoir été pensée dans ses moindres détails et obéir à des lois mathématiquement objectives dans le rythme des compétitions : championnats de sélection propres à chaque village, championnats locaux inter-villages puis les trois Jeux, Atlantiades (mensuelles), Spartakiades (trimestrielles) et Olympiades (annuelles). De même le parcours des athlètes est-il soigneusement programmé depuis l'enfance et le noviciat jusqu'à ce qui apparaît comme le but ultime de W : le triomphe.

Mais peu à peu, au fil des précisions, se pressentent des composantes moins reluisantes, plus équivoques. Telle la façon dont est nommé chaque athlète : il gagne le prénom attaché aux places d'honneur de chaque compétition, il en change donc périodiquement au gré des aléas sportifs ; il n'est que le fruit de ses résultats [que d'autres nomment promotion au mérite]...

Telles les punitions infligées aux vaincus, qui peuvent aller jusqu'à la mise à mort. Telles aussi les discriminations laissées au bon vouloir des organisateurs ou du public. Discriminations que peuvent mettre à mal d'incessantes transgressions au règlement.



Jeux Olympiques de Berlin, 1936

La belle image de W, « *Fortius Altius Citius* » se désagrège peu à peu. Un summum : les Atlantiades où les femmes sont lâchées dans l'arène et offertes à la cupidité des athlètes qui les violent ; elles retrouvent ensuite le gynécée dont, de toute leur vie, elles ne sortiront pas, hormis pour ces chasses sexuelles. D'ailleurs, un nouveau-né féminin sur cinq est tué.

W se révèle dans toute l'horreur de sa nature fasciste, *« Il y a deux mondes, celui des Maîtres et celui des esclaves. Les Maîtres sont inaccessibles et les esclaves s'entre-déchirent. Mais même cela, l'Athlète W ne le sait pas. Il préfère croire à son Étoile. »*

Et, évidemment, écrivant « étoile »... D'ailleurs le dernier paragraphe évoque les vestiges souterrains de ce monde : *« des tas de dents d'or, d'alliances, de lunettes, des milliers et des milliers de vêtements en tas, des fichiers poussiéreux, des stocks de savon de mauvaise qualité... »*

La fiction éclaircit l'autobiographie et dit ce dont l'enfant n'a pas souvenir...

Aulde France ◆

W ou le souvenir d'enfance, Georges Perec, Denoël, 1975



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance : nous achetons les ouvrages.



EDUARDO BERTI

UN LIVRE QUI S'EFFACE AU FIL DE LA LECTURE

« Ce livre... ne pouvait s'appeler qu'*Inventaire*, car il traite des inventions fictives : engins, outils et ustensiles de

toute sorte, moyens de transport, moyens de communication, instruments plus ou moins utiles, brevets et potions plus ou moins magiques ».

Le projet est séduisant et je pense tout de suite au *piacé* de Boris Vian (*L'écume des jours*), cet instrument qui composait des cocktails en fonction des notes jouées. L'auteur m'apprend qu'il fut fabriqué à Marseille en 92, avec le concours du pianiste Émile Tardivet et que, expérimentation faite, la mélodie la plus adéquate est une mélodie de Tom Waits.

D'autres noms m'attirent, dans la préface : Calvino, Buzzati... Du premier, la machine à inventer des romans, pour répondre à la question qu'il se posa en 67 : aurons-nous des machines capables de composer des poèmes, des nouvelles, des romans ? Réponse en 2008 avec la présentation d'une variation sur *Anna Karénine* par Prokopovich, la machine ayant mis trois jours à cracher le texte. Visiblement peu convaincant... Du second, les lunettes pour voir les vieillards, d'après sa nouvelle *Les vieux clandestins*. Une machine pour voir l'avenir qui, évidemment, transforme la vision de ses contemporains en celle d'hommes près de la mort.

Ma déception est double. D'une part, sortie de son contexte romanesque, la machine révèle un aspect ludique proche de la puérilité – *effaceur de mémoire, élixir d'immortalité, machines à arrêter le temps, à dire des mensonges...* – qui est largement la marque (je sais que cette remarque sera mal comprise des dévôts de

l'Oulipo) des travaux oulipiens et des *Papous dans la tête*, cette sorte d'humour cultivé suranné aux odeurs de naphthaline. D'autre part, je suis surpris, déçu, atterré presque par le travail graphique de Monobloque. Un exemple.

Lorsque j'ai rencontré Hervé Le Tellier à Tours, l'une de ces années-ci, j'ai trouvé l'homme gentil mais les poèmes dédiés qu'il écrivit pour chacun des participants du colloque étaient pires que gentilles : désuets, délicieusement désuets pourrais-je écrire. Il est dans le livre de Berti avec son *GPS sentimental*. Dans *Assez parlé d'amour*, un couple roule ; à un moment la femme dit *Il faudrait inventer un GPS pour la vie*. La réplique est marrante. À y réfléchir, il saute très vite aux yeux qu'il en existe des tas, de ces GPS, à commencer par la morale, les religions, les idéologies... Pas de quoi s'apesantir. Berti d'ailleurs ne le fait pas, il nous restitue juste le passage. Et voici l'illustration qu'en tire Monobloque.....

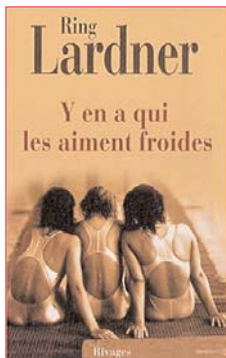


Décevant, non, un tel manque d'imagination ? Et surtout si peu inventif... alors que l'ouvrage inaugure une nouvelle collection, à La Contre Allée, qui portera ce nom *L'inventaire d'inventions*. Parallèlement il circule en France une grande exposition – elle est ces temps-ci accueillie par le FRAC à Marseille. Je ne sais ce que le public y découvrira mais sans doute bien moins de surprise qu'au *Musée des arts modestes* de Sète et, c'est certain, infiniment moins de rêve qu'à la lecture de *L'écume des jours* ou des nouvelles de Calvino et Buzzati.

Finalement, cela me rassure.

Roger Wallet ♦

Inventaire d'inventions, Eduardo Berti & Monobloque (Dorothee Billard et Clemens Helmke), La Contre Allée, 200p., automne 2017



RING LARDNER

UN MAÎTRE DE LA SHORT STORY

De David James Poissant jusqu'à cet écrivain, j'ai remonté – un peu – le temps de la littérature américaine (je ne vais pas tarder à arriver chez les Sioux!). Quelle richesse j'ai trouvé chez tous ces auteurs, tant sur le fond que sur la forme: Georges Saunders, David Foster Wallace, Barry Hannah, Kurt Vonnegut, Ron Rash, Lucia Berlin, Laura Kasischke, Raymond Carver, Charles Bukowski... Celui dont je vais vous parler ici s'appelle Ring Lardner, de son vrai nom Ringgold Wilmer Lardner. Né en 1885 à Niles (Michigan), il fut surtout un journaliste sportif. Ami de F. Scott Fitzgerald, il est considéré comme l'inventeur (avec Sherwood Anderson, dont je parlerai bientôt) des «short stories», des nouvelles avec un début, un milieu, une fin, comme dirait Poissant. Il influença plusieurs générations d'écrivains, dont Ernest Hemingway.

Comme la plupart des auteurs cités plus haut, on retrouve dans ses nouvelles une peinture de la société américaine et des études de caractères. Quel humour, et surtout quelle modernité pour l'époque! C'est un écrivain qui ne se prenait pas au sérieux et cela exaspérait Scott Fitzgerald: «*Pour grande que fût la réussite de Ring Lardner, elle n'en reste pas moins en deçà de ce qu'il aurait pu faire sans le cynisme avec lequel il abordait son travail.*» À quoi Lardner répondait qu'il était incapable d'écrire une phrase comme «*Nous étions en train de discuter chez les Fitzgerald, devant un feu qui flambait dans la cheminée.*» Ses nouvelles sont pratiquement inconnues en France et le présent recueil (huit nouvelles seulement) est le seul qui existe en français, hormis une première édition en 1964 chez Robert Laffont, «*Dix nouvelles.*»

La dernière nouvelle du recueil «*Y en a qui les aiment froides.*», est un chef-d'œuvre du genre: il s'agit d'un échange de lettres entre un homme (ses lettres sont bourrées de fautes d'orthographe) et une femme qui se sont rencontrés de manière éphémère sur un quai de gare. Les courriers évoluent peu à peu, on pense qu'ils vont finir par se retrouver et s'aimer, mais on se rend compte progressivement que l'homme ne pense qu'à sa carrière de pianiste et qu'il ne voit pas qu'elle est amoureuse de lui. Elle, de son côté, est timide et réservée et n'ose pas lui avouer sa flamme, hormis à mots couverts. C'est un dialogue de sourds. Je vous laisse découvrir la fin qui fait rire et pleurer en même temps. Superbe! Une autre nouvelle (la plus connue), «*Champion.*», nous mettrait presque en colère contre le héros: une brute qui devient un champion de boxe. Lardner nous dépeint sa vie depuis l'adolescence avec, d'un côté, l'homme public tel qu'il paraît et l'homme qu'il est réellement, cynique, menteur et méchant. Une nouvelle qui secoue.

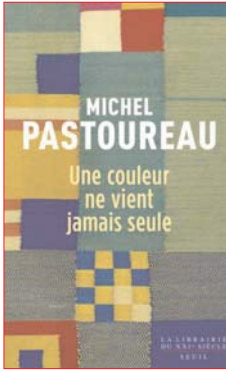
Mais toutes les nouvelles seraient à citer, je vais simplement vous en dire les titres: «*Coupe de cheveux.*», «*J'étouffe, moi.*», «*Hôpital.*», «*Une journée avec Conrad Green.*», «*Le nid d'amour.*» (cruel), «*La lune de miel des noces d'or.*» (une situation quasi angoissante que vous avez peut-être aussi déjà connue: comment gâcher des jours qui auraient dus n'être que des moments de bonheur)...

Mario Lucas ♦

Y en a qui les aiment froides, Ring Lardner, éd. Rivages, 2007



Ring Lardner



MICHEL
PASTOUREAU

LE SENS DE LA COULEUR

Michel Pastoureau est historien, bardé de chaires car il semble unique en sa spécialité : la couleur. Je ne sais pourquoi, c'est une question qui ne m'a jamais effleuré. Je m'en tenais à ce qu'il est convenu d'appeler une symbolique sommaire des choses. Cet ouvrage, très savant sous une forme volontiers badine – l'auteur prend prétexte de tous les petits aléas de sa vie quotidienne et de ses voyages pour revenir aux couleurs – jette donc les bases d'une approche de la chose.

Un. « *Qu'on le veuille ou non, dans les sociétés occidentales il n'y a que onze couleurs : six du premier rang : blanc, rouge, noir, vert, jaune, bleu ; et cinq du second rang : rose, orange, violet, gris et brun. Ensuite, il n'y a plus rien, seulement des nuances... lesquelles n'ont ni histoire ni symbolique propres.* » Il revient constamment sur l'usage inapproprié du mot *couleurs* dans le langage courant et publicitaire. Il note d'ailleurs qu'il y a une difficulté particulière à nommer les couleurs, que l'argot ignore superbement, hormis la « blanche » pour l'héroïne et la « rougeole » pour la Légion d'Honneur.

Tout est prétexte pour s'interroger sur la couleur. La plage qu'il fréquente le conduit à réfléchir à celle des maillots de bain, où dominent le bleu (plutôt masculin) et le rouge (plutôt féminin). Il note que deux couleurs en sont totalement absentes : le gris et le brun. Et les rayures, si présentes au début du XX^e siècle, ont presque totalement disparu à partir des années 70. Tiens, à propos de l'eau, que l'on figure toujours en bleu, eh bien elle était d'abord verte ! Chacun des quatre éléments avait la sienne : blanc pour l'air, noir pour la terre, rouge pour le feu, vert pour l'eau. Le changement date des débuts de la cartographie (XV^e-XVII^e) où le vert fut dévolu aux forêts et le bleu à la mer.

Que d'idées reçues ne démonte-t-il pas ! Ainsi le drapeau rouge est parfaitement identifié. Or il le doit à une erreur commise le 17 juillet 1791. Une manifestation demande la destitution du Roi après son arrestation à Varennes. Le drapeau rouge est agité pour inviter à la dispersion mais l'ordre est mal interprété, des coups de feu éclatent, le sang coule... Bel exemple de confiscation idéologique !

Deux intrusions sportives (parmi d'autres) : le vert de l'Irlande et le noir des All Blacks. Le rôle de ce vert fut de s'opposer violemment au rouge des soldats britanniques lors des premières luttes pour l'indépendance (XVII^e XVIII^e). Quant aux Néo-Zélandais, l'auteur réfute les explications psychologisant : terroriser l'adversaire en en portant par avance le deuil. La tenue, qui apparaît à la toute fin du XIX^e, tiendrait, selon lui, aux traditions écossaises – l'immigration écossaise a joué un rôle très important en Nouvelle-Zélande – où la tradition était d'opposer une équipe en tenue noire à une équipe en tenue blanche. Quant au vert, couleur sacrée de l'Islam, il tient essentiellement au fait que c'était la couleur préférée de Mahomet. Les couleurs sont d'ailleurs presque absentes du Coran, avec seulement 33 occurrences (11 pour le blanc, 8 pour le vert) – la Bible en a un peu plus – même si les métaphores et les comparaisons sont plus nombreuses.

Il y a une complexité irréductible à définir les couleurs. Pastoureau insiste sur la nécessité de se méfier de la symbolique, qui est affaire de culture et ne va pas « de soi ». De même la perception que l'on en a varie d'un individu à l'autre : « *Il n'y a jamais adéquation totale entre la couleur réelle, la couleur perçue et la couleur nommée.* » Pastoureau en donne un exemple irrésistible à propos des bacs de traitement des déchets. La scène se passe en Bretagne. « *Le bac est vert, de ce vert hygiénique indéfinissable qui depuis plusieurs décennies habille nos poubelles, mais il porte sur son devant, en lettres colossales, la mention BAC JAUNE !* »

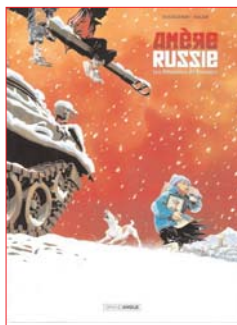
J'oubliais : la couleur préférée de Michel Pastoureau est le vert.

Rémi Lehallier ♦

Une couleur ne vient jamais seule, Michel Pastoureau, Le Seuil, 2017

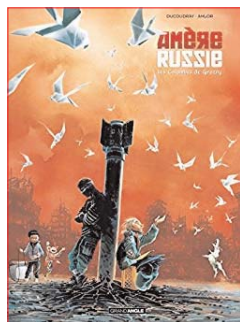
DUCOUDRAY - ANLOR

« AMÈRE RUSSIE »



La bibliothécaire me propose cette BD avec enthousiasme. Je l'ouvre pour me faire une idée du graphisme. Sceptique. Il ne m'accroche ni ne me rebute. Au deuxième coup d'œil, je pense pourtant que je vais pouvoir « entrer dedans ».

C'est une épopée: en 1990 une mère russe part à la recherche de son fils qui fait son service militaire en Tchétchénie. Le scénario est inspiré d'une propagande médiatique historique. Le choix des deux tomes ne me semble pas justifié, tout aurait pu tenir en cent pages. Tome un: « **Les amazones de Bassaïev** » — P.5, une planche décrit le Moscou sale et populaire, puis, à la page suivante un camp militaire. Les dessins de paysages sont agréablement « léchés ». Les gros plans de dialogue sont moins raffinés, le trait est bien anguleux. — P.25/26, une mise en page intéressante: de beaux décors tchétchènes enneigés, avec incrustation de quatre cinq petites cases déroulant des moments précis et forts. — En p.29, une situation cocasse (mais très humaine) des deux mères (russe et tchétchène) qui s'affrontent oralement pour leurs fils respectifs. — Puis p.30, « *Maudits Russes... j'dis pas ça pour vous, hein!* » — À la p.35 je découvre le marché macabre des cadavres; les Tchétchènes payent aux Russes. « *Ils nous ont demandé cinq mille roubles pour nous donner le reste de son corps... Comme le veut la tradition, le corps doit être enterré en entier, sinon l'âme continue à errer sur la terre.* » — Puis, en p.41, humour sarcastique: « *Même Poutine, je suis sûr qu'il a un cousin tchétchène. Par contre, je ne sais pas ce qu'il a bien pu lui faire pour le mettre en colère comme ça...* » — La dernière page du premier tome décrit un beau décor montagnard, agréablement colorisé avec un seul nuage/bulle: « *La route est longue jusqu'à Grozny.* »



Tome deux: « **Les colombes de Grozny** »

« *Pause déjeuner!* » « *Ces salauds de Russes font la guerre comme des fonctionnaires: à heure fixe.* » Le dessin est parlant mais un peu rude. L'humour m'amène un sourire sans esclaffement, je dirais un humour décapant,

caustique. — P.14, on peut comprendre la situation virtuelle du jeu vidéo qui est un parallèle de la réalité: « *jusqu'à ce que toi, tu te fasses bombarder.* » — J'avais le sentiment de cerner un peu l'islam mais j'ai découvert le wahhabisme. Puis, dans un autre registre, les mercenaires locaux, les « *kontraktniks* ». — P.28, la mère russe décourage sa partenaire en lui assénant: « *Bassaïev ne se bat plus pour les Thétchènes, maintenant il se bat pour Dieu. Il s'est débarrassé de toi comme il l'a fait avec moi...* » Il remplace ses amazones par des barbus, quelle tristesse ces leaders! — P.32: « *Un aveugle, personne ne s'occupe de lui. On ne le regarde même pas.* » — En p.41, on est dans l'explosion kamikaze et révolutionnaire, la planche est exaltante. — Le dénouement est plaisant, inattendu. L'héroïne russe finit son épopée dans la perplexité, je pense.

Pour conclure, le graphisme est beau et tranchant; il y a une belle colorisation des planches, réaliste et lumineuse. On trouve des situations tragico-comiques savoureuses.

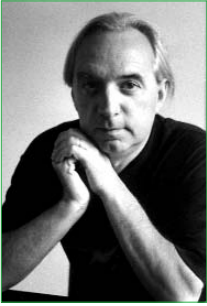
J'ai aimé cette découverte qui m'a apporté un autre point de vue que celui des actualités.

Michel Deshayes ♦



« Amère Russie », Aurélien Ducoudray (scénario) et Anlor (dessin), Grand Angle, 2014 & 2015.

FRANCK VENAILLE



Un homme (ou une femme) qui est proche de Klasen et de Monory alors là, moi je dis respect! Pour peu qu'il côtoie aussi d'autres peintres comme Erro, Rancillac, Messac, Fromanger, Schlosser ou Arroyo, je me dis que, si cet homme (ou cette femme) est un poète (ou une poétesse), il ne peut qu'avoir du monde une vision que je partage (cela n'engage que moi). Cet homme (car c'est d'un homme qu'il s'agit) s'appelle Franck Venaille. Et son écriture n'est pas en reste, il jongle avec les mots, les éclate, les disperse :

*Lorsque
je
serai réconcilié avec mes morts*

*Quand
ils
s'
attableront avec moi
pour le festin du soir
moins inquiets qu'autrefois ils ne l'étaient vivants.*

Encore sur la réserve aux mains gantées d'hiver autrefois.

*Alors
alléluia alléluia la neige
devant
tombes
ouvertes
nous danserons
alléluia
l'*

*ALLEMANDE
Autour
du
brasero*

où

leurs ombres se morfondent & tremblent.

Bon, quand j'ai su qu'il avait reçu moult prix littéraires – Prix Mallarmé (1996), Grand prix de poésie de l'Académie française (2011), Prix Goncourt de la poésie (2017), etc. – j'ai marqué un temps d'arrêt, «Finalement, est-ce que ça vaut vraiment le coup?»... Eh bien oui, n'est-ce pas? Alors, je me suis plongé dans certains de ses autres textes (pas tous quand même, je n'ai pas que ça à faire!). J'ai été profondément touché par un style poétique très libre et qui fait ressortir les pulsions et les angoisses de l'homme. Franck Venaille est un homme perdu dans sa solitude, mais son amour de l'humanité donne à son œuvre une puissance sans pareil.

Son combat, il le mènera un temps avec le Parti communiste et la guerre d'Algérie le marquera à jamais (voir son recueil *La guerre d'Algérie* aux Éditions de Minuit, 1978). Un autre événement de sa vie le marquera pour toujours : un séjour dans les Flandres dans sa jeunesse, à l'origine du recueil *La descente de l'Escaut* chez Obsidiane en 1995, mais aussi qu'on retrouvera dans beaucoup d'autres poèmes. C'est un homme meurtri par la réalité sociale, marqué par des souvenirs d'enfance, torturé par un doute existentiel et qui hurle son angoisse :

*Je suis celui-ci, mal à l'aise de vie, je suis d'ici, du lieu
d'où je dors*

*D'où j'accepte mes faiblesses d'homme mes à-peu-
près d'âme aussi*

*Voilà ce qui me motive, me donne la force d'aller plus
loin, là-bas, où?*

*Je ne le sais mais il y aura des femmes des hommes de
mon bord.*

Recueil «Ça» au Mercure de France, 2009

Il questionne, il s'insurge contre un monde qu'il estime «mauvais», ses textes oscillent entre désespoir et humour tragique, il hurle sa douleur, l'expulse et la projette vers nous pour nous faire réagir. L'écriture est sa seule arme :

« Je suis de l'écriture. Dans l'écriture. C'est mon seul bien. Écrire m'a fait. Écrire m'accompagnera jusqu'à la fin. Écrire coordonne ma vie. »

Il écrit pour être en paix avec lui-même et sa morale (on va l'appeler comme ça), mérite qu'on la médite :

« Je n'écris ni pour le plaisir ni pour passer le temps. J'attends de l'écriture qu'elle m'aide à être en paix. Mais je suis mon plus farouche, mon plus intransigent lecteur. Je ne m'accorde jamais une circonstance atténuante. Je sais que l'on est jugé à la fois sur ses livres mais également sur la manière dont on dirige sa vie. »

Quelqu'un habite en nous

quelqu'un se tient de nuit
lourdement obscur
debout
contre un portail
en fait on ne distingue que ses chaussures noires, leurs lacets élégants
quelqu'un
ça ! il ne laisse rien voir de lui, il observe les passants, les habitués de la brasserie, il se tient comme un cavalier de l'Apocalypse dont le cheval se serait noyé II et II
ô monde malade, mon devoir est de rendre compte de l'état de tes nerfs
de ta pensée et de certains de tes actes
cet autre moi-même, debout, adossé à la porte, s'y emploie
mais qui est-il vraiment ? double – jumeau ? faussaire en identité scabreuse ?
on ne voit que ses chaussures, leurs larges lacets élégants, cela suffit
cela suffit pour l'instant
quelqu'un habite en nous : amoureux de la vie, stratège de la mort
qui chaque nuit dirige la Baraque des rêves ouverte toute l'année
ô monde si peu scrupuleux, si versatile, si mal ouvert aux autres
accepte aussi mon étrange présence
pour en finir à jamais

« Ça » au Mercure de France, 2009

Parfois les mots sont si ténus
qu'il faut les chercher profondément les chercher

Faire le vide autour de soi
isoler ceux ayant déjà utilisé
la quasi-totalité de leur pouvoir sur le monde

Alors
les survivants peuvent défilér
se donner à qui, avec conviction, en fait la demande,
« J'aime les tristes ! »
dis-je avec ma voix d'oracle
Mot pour mot.

« Ça » au Mercure de France, 2009

Ainsi nous portons tous un homme malade dans notre poitrine nous le portons. Parfois lorsqu'il s'est trop longuement assoupi quelque part c'est avec des gestes tendres que nous le ramenons à nous. On l'allonge sur un lit de fer. Il est blanc. Il porte le masque d'avant la vie d'avant l'imitation de la vie. Tous nous avons dans notre poitrine l'homme que j'ai dit. Il se promène. Marche dans un couloir. S'arrête devant chaque pièce où d'autres lits sont posés et ressemblent à des. Comme sur un chemin de croix. Quel paysage nous annoncez-vous là ! Fenêtres basses. Échancrures molles. Silhouettes qui glissent dans des chaussons d'enfants : peu amène tout ceci ! Mais chacun porte en soi chacun le porte. Un jour c'est un paysage abstrait avec des formes blanches qui s'accrochent au grillage. Dehors il pleut. On est là allongé sur sa douleur nous connaissons ! On pose la tête sur le carrelage. On. Attend. D'autres fois c'est le jour du grand deuil avec de fortes plaisanteries des fous-rires intérieurs. Nervosité sans doute nervosité décrite. J'avais connu cela autrefois avec des hommes immenses qui pleuraient et toute la nuit criaient un nom de femme. Langue étrangère. Un jour c'est comme un drap que l'on relève d'un visage d'os et de rictus. Il nous en dit des choses avant de s'éloigner c'est comme le premier jour du monde. Renfermement. On s'en acquitte. Ici un corps dit pourtant l'indicible là-bas un autre s'empêtre dans son Incohérence. Nocturne. Sauvage. Face et désharmonie. Dans nos poitrines tous nous le portons. En bas, dans un seul tiroir, la lame est seule et froide.

« Jack-to-Jack », éd. Luneau-Ascot, 1981

Mario Lucas ♦

MERCATO À L'É.N.

À chaque trêve hivernale, c'est la même histoire ! On n'en finit pas avec les transferts. Je lis ce matin dans le Bulletin du Mercato que le professeur des écoles Pierre Garrigue a été transféré pour soixante-deux millions d'euros. Il quitterait la maternelle de Robinson pour l'école de la Goutte d'Or à Paris ! La somme ne me semble pas exorbitante. Je trouve que c'est mérité, connaissant la réputation de Pierre. Il vaut largement les soixante-deux millions ! Mais c'est la date limite de ce Mercato qui me fout en rogne. Comment voulez-vous qu'on débute la rentrée dans la sérénité si les transferts se prolongent jusqu'à la veille de l'arrivée de nos élèves ?

La saison dernière dans mon école j'avais douze instits pour nos sept classes. L'équipe marchait bien et je pouvais m'appuyer sur un groupe solide de remplaçants. J'ai quand même décidé de vendre Marie-Liesse Bonnafé et Jonas Calfont. Marie-Liesse avait une belle cote il y a deux ans et puis, je ne sais pas ce qui s'est produit, mais ça s'est infléchi à la baisse. Sans raison apparente, car elle avait de bons résultats. Les enfants tout comme les parents étaient vraiment contents. Mais rien à faire : ça baissait ! J'ai pris la décision immédiatement quand j'ai compris que la courbe risquait de ne pas remonter au niveau où elle se situait quand je l'avais fait venir chez nous deux ans plus tôt. J'avais l'opportunité de la revendre à une école du centre de Bordeaux pour dix millions d'euros avec pour elle un salaire annuel garanti de huit cent vingt mille... J'avoue que sur l'annonce de transfert, on a un peu chargé le montant de son salaire. En réalité c'est six cent vingt ! Mais c'est une petite astuce à laquelle nous avons tous consenti pour faire remonter sa cote sur le marché. Marie-Liesse va avoir une classe de C.P. Je trouve que six cent vingt mille, ce n'est pas cher payé pour le travail qu'elle va avoir. Mais elle a fait ce choix en se disant qu'un contrat de deux ans à Bordeaux dans un C.P. serait certainement pour elle l'occasion de redorer son blason. Les directeurs comme moi sont sensibles à ces choix difficiles que font nos bons instits. Et c'est

pour eux l'opportunité de trouver un engagement ultérieur à des conditions plus favorables. En tout cas avec Marie-Liesse, je n'ai quasiment pas perdu d'argent. Ce qui n'est pas le cas avec Jonas Calfont. Jonas était un instit très prometteur. Formé à Montpellier, passé par la Z.E.P. de Lyon-Bron pour deux saisons, il faisait des merveilles à Saint-Ouen dans une petite école de quartier pas très cotée mais qui a le chic pour dégouter les pros qui montent en flèche ! Je connais le directeur de cette école de Saint-Ouen qui espérait beaucoup de Jonas. Des grosses équipes pédagogiques étaient sur l'affaire mais une négociation serrée et bien conduite a fait que j'ai pu le faire venir chez moi, d'abord en prêt pour trois millions par an avec une option d'achat garantie de 22 millions à l'issue des deux ans. Jonas est resté quatre ans chez moi, en alternance C.P. / C.E.1, en suivant ses élèves sur deux saisons. Un projet ambitieux il faut bien le reconnaître. Au bout des deux saisons, j'ai confirmé le contrat de Jonas et on a topé là pour son salaire de 100.000 € par mois, impôts pris en charge par l'école. Je n'ai pas regretté. Mais la saison dernière, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Jonas a commencé à avoir des difficultés. Je pense que c'est la naissance de sa petite dernière qui l'a perturbé. En tout cas, ça a été la dégringolade et j'ai fini par m'en séparer pour un montant dérisoire avant que ça n'empire. J'espère vraiment pour lui qu'il va se refaire dans cette petite école d'un bled de Bretagne où sa compagnie avait des attaches familiales. Malheureusement c'est comme ça ! On ne peut pas gagner à tous les coups !

Résultat j'ai un peu cassé ma tirelire et j'ai deux nouveaux qui rejoindront l'effectif début janvier. Évidemment, il va y avoir des séances de rattrapage express pour ces deux-là et pour l'équipe si on veut que ça tourne comme il se doit et ne pas se retrouver à Pâques avec la nécessité de renforcer une nouvelle fois le groupe.

Outre le management de l'équipe, je passe beaucoup de temps dans la commission des transferts de l'Éducation nationale pour essayer de fixer des règles plus pertinentes. Je défends l'idée qu'il faudrait seulement deux périodes de transfert : l'une en été, mais avec obligation

de boucler impérativement avant le 15 août et l'autre durant la période des vacances de Noël, sous réserve que les dossiers aient été préparés suffisamment à l'avance pour que l'on puisse être fixé une semaine avant la reprise. Je défends ardemment cette idée et j'ai bon espoir d'être entendu. Une des sous-commissions commence de son côté à aborder la question du « fair-play financier » qui est très tendance ces derniers temps. Certains pensent que l'explosion actuelle des montants des transferts de même que celle des salaires des enseignants présente un risque, notamment pour les petites écoles qui en viennent parfois à s'endetter pour acquérir des instits à la cote alléchante. Tout cela, sans compter les débauchages sauvages et le rôle trouble des agents d'instit qui contiennent en germe une déstabilisation de nombreuses écoles... Je pense que la solution du premier problème devrait pouvoir résoudre le second, de manière naturelle et implicite. La régulation devrait pouvoir s'effectuer de façon harmonieuse dès lors que des règles claires auront été mises en place.

En tout cas, je suis très fier de contribuer à ces réflexions et, de manière plus générale, à ce travail. Comme le dit un ami : « There is no business like educational business! »

Michel Lalet 

*Le plus gros
transfert du Mercato
2017
(montant tenu
secret)*



DEUX CHANSONS

« LES VRAIS HOMMES »
CHANTAL GRIMM
« JULIE »
MOULOUDJI

Deux visions, une de la femme et une de l'homme. C'est fou comme le hasard (je remettais de l'ordre dans mes vieux 33 tours), parfois, nous replonge des années en arrière et comment ce voyage dans le passé nous éclaire sur un débat d'actualité, comme celui des relations hommes/femmes. Deux chansons, la première écrite par Chantal Grimm (une voix merveilleuse) en 1978 et la deuxième écrite par Maurice Vidalin (texte) et Jacques Datin (musique) en 1957 et chantée par Mouloudji (une voix unique et un superbe acteur). Depuis que je les ai réécoutes, elles me tournent en boucle dans la tête. Je vous laisse juger.

*« Je n'aime que les vrais hommes
Ceux qui ne font pas de moto
N'ont pas les muscles à fleur de peau
Et ne fument pas des Marlboro*

*Je n'aime que les vrais hommes
Pas les plus forts pas les plus beaux
Pas les champions pas les héros
Pas les James Bond pas les Zorro...*

*... Je n'aime que les vrais hommes
Qui ne font pas trembler leur famille
Ceux qui savent encore jouer aux billes
Ceux qui préfèrent avoir des filles...*

*... Je n'aime que les vrais hommes
Pour qui la femme est un entier
Que l'on ne peut pas diminuer
Même lorsqu'elle devient leur moitié... »*

*« ...Un matin, Julie, blanche à la chapele,
Devant la famille vous direz ce "oui"
Qui vous livrera timide gazelle,
Aux tendres assauts de votre mari.
Dès le lendemain, vous serez tranquille,
Je ne serai plus là pour vous gronder.
Vous pourrez alors, femme d'imbécile,
Prendre autant d'amants que vous le voudrez.*

*Les yeux baissés, Les genoux serrés,
Faites de la dentelle,
Faites de l'aquarelle,
De la tapisserie, De la pâtisserie,
En attendant le jour,
Qui ne saurait tarder,
De votre liberté. »*

Mario Lucas 

LORC'HEC - 22134



Les cent un habitants de ce tout petit village des Côtes d'Armor, à proximité de Louannec, reçoivent Les Calepins ! Il s'agit là d'une initiative personnelle du

maire, qui fut mon labadens au collège Charles Le Goffic de Lannion. Trois foyers n'accèdent pas à internet, en raison de l'âge de leurs résidents : la mairie imprime donc chaque mois trois exemplaires – «couleurs, s'il te plaît!» – des Calepins. «Et le mieux: Lenaig Le Bihan, notre bibliothécaire, organise chaque mois, le premier samedi, une petite réunion avec thé pour bavarder des bouquins dont vous parlez.»

Un tel effort justifiait que Le Calepin renvoie l'ascenseur. Aussi cette rubrique «Le petit écho de Lorc'hec» évoquera-t-elle, mois après mois, l'actualité de ce petit village costarmoricain hors du commun.

En ce début d'année, Ronan Le Menn, historien local, nous brosse le portrait d'un citoyen hors du commun, Émile Scolan...

Jean-Paul Simon ♦



**LES BELLES HISTOIRES
DE RONAN LE MENN**

ce mois-ci :

**LE JOUR DE GLOIRE
D'ÉMILE...**

L'après-midi du dimanche des Gras, c'était le clou des festivités – pour reprendre l'expression consacrée – avec un défilé de chars dont la popularité avait dépassé les frontières du Trégor. Je ne sais plus exactement quel était le thème qu'avait imposé le président du Comité des Fêtes cette année-là. Toujours est-il que, sur les hauteurs de Lorc'hec, commune limitrophe, on s'était démené pendant plusieurs mois pour présenter un char qui aurait de l'allure. Chaque année, un prix spécial était attribué au meilleur char et Lorc'hec ne tenait pas à être à la traîne. Tout était nickel pour le jour J. Une merveille! Une charrette rutilante tirée par un tracteur qui devait faire de l'huile puisqu'il fumait autant qu'un paquebot, descendait vers la chapelle Saint-Roch, à faible allure pour ne pas abîmer lampions et oriflammes, afin de rejoindre le point de ralliement. Une vingtaine d'écoliers, fiers comme Artaban, avaient pris place sur

des bancs de bois. Un char dédié à Vidocq... Le problème, c'est que personne ne voulait porter atteinte à sa propre réputation ni à celle de ses proches en endossant le rôle principal, celui d'un condamné fait comme un rat dans une cage. Il y avait bien Yffig qui avait manifesté quelque velléité pour assumer le job, mais à dix-sept ans, il était encore enfant de chœur et il n'avait pas le physique de l'emploi. Recalé, le pauvre Yffig!... La panique commençait à gagner les rangs de quelques Lorc'hécains. Ils commençaient à perdre tout espoir de réaliser l'objectif: faire mieux que «ceux» de Buzulzo, faire mieux que «ceux» de Pors-en-Prat. Et pourquoi pas mieux que «ceux» du centre-ville qui, riches comme Crésus – c'est eux qui avaient la caisse du Comité! – auraient fait figure aujourd'hui du Paris-Saint-Germain face aux modestes salariés – 40.000 euros par mois quand même – d'En Avant de Guingamp! Avec toute cette manne financière, les urbains pouvaient se permettre des «extras» en décoration et en toutes sortes de nouveautés – fumigènes, cornes de brume, sono dernier cri – qui permettraient de faire la différence...

Pendant tout ce temps-là, quelqu'un n'était pas resté les deux pieds dans le même sabot. Yann Manac'h, le maire de Lorc'hec ne manquait pas d'idées. Il travaillait

dans l'ombre avec l'espoir d'apporter un grand bonheur à ses administrés. Il avait derrière la tête une idée si bonne qu'elle devrait lui assurer une facile réélection. Une idée de génie! Le maire entretenait d'excellentes relations avec le commissaire de police de Lannuon. Son titre de maire et par le fait «d'officier de police municipale» lui permettait de parler d'égal à égal avec son ami, muté à Lannuon après dix années passées près des calanques de Marseille. Ils n'eurent pas besoin de négocier longtemps. Le commissaire avait toqué. Marché conclu! Il fut convenu que Scolan obtiendrait une «perm» de six heures pour jouer un rôle qui, *a priori*, lui irait comme un gant. Il fut également admis qu'une place serait réservée le soir même pour l'ami Vidocq en cellule de dégrisement. Au cas où...

Émile Scolan fut surpris de voir débouler dans sa cellule et le commissaire et le maire. Pourquoi tant d'honneurs? se demandait-il. Il savait qu'on l'avait mis aux arrêts par mesure de précaution. Les années précédentes, il avait donné tout leur sens aux fêtes de Gras. Libre comme l'air, il n'avait pas chômé ces jours-là, se déguisant une fois en femme, une autre fois en chanoine pour déjouer les fins limiers du commissariat qui en perdaient leur latin, sauf bien sûr ceux qui avaient fait quelques années d'études classiques à Saint-Joseph.. Non, les policiers n'aimaient pas trop ces fêtes païennes qui bousculaient leur emploi du temps, qui leur apportaient un surcroît de travail et qui rognait sur les séquences réservées à leur violon d'Ingres: le jeu de tarot.

Inutile de dire que notre détenu, le vrai, accepta ce rôle de fiction – pas tant que ça! – avec empressement d'autant mieux qu'il ne demandait aucun travail de répétition. Le «zouave» de Lor'hec gravissait en quelques minutes plusieurs échelons dans la hiérarchie des délinquants: de voleur de poules, il passait au statut de grand aventurier! Le plus dur fut de trouver à Scolan la tenue qui lui siérait le mieux. Comme ses dents trop friables ne lui permettaient plus de croquer dans les gigots, son menu ne comportait que rarement de viande si ce n'est un steak haché de temps à autre. Scolan n'était plus tout à fait l'athlète aux muscles d'acier qu'il avait été.

Le temps pressant, on ne fut pas trop regardant et on abrégea la séance essayages de la tenue de bagnard! La

clique municipale de Lannuon qui ouvrait le cortège, lançait ses premières notes quand on vit arriver sur la place de la Gare une traction avant conduite par le maire Manac'h et d'où sortit, goguenard, l'ennemi public n°1 en tenue à rayures. D'un bond, sans même faire les présentations, Scolan bondit sur le char et alla trouver place dans la cage qui lui était dévolue. Avec la précision d'une colombe qui va se nicher dans son propre boulin creusé dans le pigeonnier du bois de Barac'h. L'acteur se concentra deux ou trois minutes et il déclara qu'il était prêt pour le quadrille.

Dès que la joyeuse équipe de Lor'hec se fut ébranlée, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre: «Scolan est là! Scolan est là!» Le char n'avait pas parcouru cent mètres et était encore loin du Pont Sainte-Anne qu'aux abords de la Poste on était au courant de la nouvelle. Ce fut un tabac! Un délire! Scolan, empereur romain, sans la couronne de lauriers (il ne faut pas exagérer, non plus)! Jules César de retour de la Guerre des Gaules, vainqueur à Alésia, eut-il un accueil si chaleureux?... Scolan ne se souciait pas des empereurs romains. Il était loin le temps du CM2 où il avait répondu à la maîtresse qui voulait le pousser dans ses retranchements: «Jules César poursuivait sans relâche Vercingétorix parce qu'il avait la Gaule!» Le rouge monta aussitôt aux joues de la prude institutrice Mademoiselle Le Dafniet et, sur le coup, Émile ne comprit pas pourquoi les plus grands de la classe, les plus aptes à saisir les nuances de la langue française et de l'anatomie humaine, se lancèrent dans des rires sonores. Scolan qui avait horreur d'être pris pour un souffre-douleur, eut une profonde aversion pour l'Histoire avec un grand H jusqu'à la fin de ses humanités, c'est-à-dire les trois mois qui les séparaient des grandes vacances car Émile jugea qu'il possédait assez de connaissances pour affronter les écueils de la vie. D'ailleurs les Romains, ça remonte à 2.000 ans. Trop loin pour lui. En matière de biographies, il connaissait des lambeaux, des bribes sur quelques personnalités contemporaines: François Mitterrand, Louison Bobet, Michel Platini. Ce dernier parce que Scolan, à l'époque, collectionnait les vignettes Panini. Une collection montée à peu de frais car, quand ses copains jouaient au foot dans la cour de récréation, Émile allait fouiller dans les cartables et dans les casiers de l'étude...

C'était la belle époque de l'apprentissage, l'époque où il faisait ses gammes...

Après cette courte diversion et digression sur la scolarité cahotante de notre zèbre, revenons au carnaval. Au fil des minutes, Scolan appréciait sa gloire et il aurait bu du petit lait si ses admirateurs ne lui avaient pas tendu verres de vin et canettes de bière. Il y avait tellement d'offrandes que Scolan pouvait faire la fine bouche et n'accepter que sa marque de mousse préférée, la Grimbergen, la bière des Abbayes. Sans doute parce qu'il se trouvait des points communs entre sa propre vie et celle des moines, toujours à la recherche de l'enfermement. Les femmes lui soufflaient des bisous depuis la paume de leur main. Un peu jalouse, l'ex-épouse de Scolan qui se faisait petite au troisième rang, près du kiosque à journaux, se demandait si elle avait bien fait de demander le divorce un an plus tôt. Il y avait bien de-ci de-là, quelques spectateurs qui criaient, la bave aux lèvres: «Scolan aux chiottes!» ou «Scolan, gros con!» Mais ces insultes étaient déplacées en ce jour de liesse où on aurait pu passer l'éponge et signer une sorte de paix des braves. Couvertes par le brouhaha général, ces mauvaises paroles n'atteignaient pas leur cible. Scolan reconnut quand même un de ces mauvais coucheurs, plein de rancœur, à qui il adressa un bras d'honneur...

À hauteur de la Poste, la pression était si forte que le char fut immobilisé. Le conducteur du tracteur – un des plus gros fermiers de Lorc'hec, gros au niveau de ses biens – dut demander l'aide de la police pour poursuivre sa route. Ce fut un plaisir innommable pour Vidocq de voir ses geôliers voler à son secours. À la manière du Pape François dans sa papamobile, il osa même leur adresser des signes de bénédiction. On n'a jamais su si ce geste venait du fond du cœur ou s'il se foutait de leur poire... Les policiers, aux abois et sur les dents, furent sensibles à ces gestes de reconnaissance...

Abasourdi par les clameurs et par le bruit, profondément imbibé, Scolan eut du mal à boucler la tota-

lité du parcours. Ses gestes se firent moins précis et par moments, il crut qu'une forte brume marine était remontée par l'estuaire jusqu'à lui interdire de distinguer avec précision et netteté la foule de ses admirateurs. Il vécut même quelques instants difficiles. Pourquoi le monsieur dort? demanda un enfant à sa mère. Celle-ci répondit: Parce que c'est l'heure de la sieste...

Le maire de Lorc'hec qui tenait à garder sa voiture en grand état de propreté, préféra confier son «héros» à la maréchaussée. Les policiers reconduisirent un Vidocq comateux dans ses appartements et ils se demandèrent même s'il serait nécessaire de tirer le verrou tant Émile était tombé dans un sommeil profond, sonore et réparateur...

Le lendemain, un gendarme eut la gentillesse de prêter son journal au détenu. Scolan se réjouit de constater que le titre qui lui était consacré était plus grand que d'habitude: «LE POMPON A LORC'HEC GRÂCE A SCOLAN». Et l'article commençait par: «Pour une fois, le dénommé Émile Scolan a servi pour une bonne cause. Le titre de meilleur char remporté par Lorc'hec lui est dû en grande partie, etc.»

Émile qui n'avait pas encore retrouvé tous ses esprits se demandait même s'il n'avait pas rêvé...



FAITES COMME EUX, INVENTEZ VOTRE COMLOT !

« *L'individu est handicapé en se retrouvant face à face avec une conspiration si monstrueuse qu'il ne peut croire qu'elle existe.* »

J. Edgar Hoover (1895-1972),
directeur du FBI de 1924 jusqu'à sa mort.

COMLOT : « Dessenin secret, concerté entre plusieurs personnes, avec l'intention de nuire à l'autorité d'un personnage public ou d'une institution, d'un peuple, éventuellement d'attenter à la vie ou à la sûreté. »

Les détracteurs de la théorie du complot que vous êtes soutiendront qu'il s'agit d'un relent malsain de psychologie archaïque, que ce qui donne puissance à une idée, et parfois à l'idée la plus folle, c'est quand elle devient « l'air du temps » avec un mélange de circonstances historiques, de traumatisme sociologique, et sans doute d'influence des passions humaines.

Si, circonstance aggravante, vous avez conservé votre abonnement au journal *Le Monde*, vous affirmez préemptoirement que la théorie du complot remplit des fonctions sociales et idéologiques relativement puissantes et cela d'autant mieux qu'il ne s'agit pas d'une véritable théorie, c'est-à-dire d'un ensemble de propositions cohérentes, discriminantes et falsifiables. J'ajouterai complaisamment que tandis que Dieu est mort, que les démiurges se reposent et que le diable traîne rarement ses sabots fourchus par ici, il faut bien trouver une explication rationnelle à tout ce qui nous arrive. C'est qu'il nous faut un coupable. Nous n'arrivons pas à croire que nos malheurs viennent de nous!

L'observatoire du conspirationnisme existe, et ce n'est pas un complot! Mais que dénonce-t-il au juste? Les complots? Non, ceux qui dénoncent les complots.

Ah bon! N'y a-t-il pas de complots? Vous ne regardez jamais la télévision?

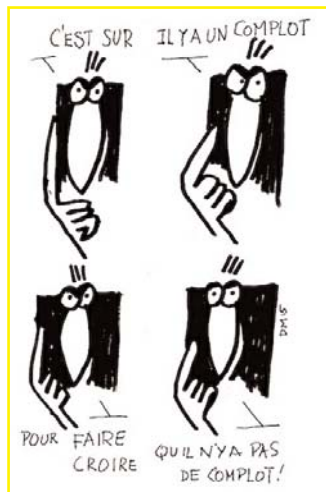
Il n'y a aucune coïncidence ni aucun hasard! Ce que nous appelons quelquefois hasard ou coïncidence n'est

que le fruit de notre ignorance. Supposons que tout ce que vous lisez, tout ce que vous savez n'est pas seulement faux, mais qu'il s'agit de mensonges soigneusement rédigés. Supposons que votre esprit est rempli de fausses croyances – sur vous-même, sur l'histoire, sur le monde qui vous entoure – implantées là par des forces puissantes, de façon à vous leurrer dans la complaisance. Votre liberté est par conséquent une illusion. Vous êtes en fait une pièce, déplacée par le joueur sur l'échiquier et votre rôle est celui d'un imbécile qui doit prendre son rang, si vous faites partie des plus chanceux.

Il y a bel et bien dans des sphères occultes, des sociétés secrètes qui donnent des directives à suivre pour imposer aux peuples, à la masse, leur vision du monde. Leur ombre portée est bien plus redoutable qu'on le croit! Qui oserait nier l'existence des complots gérontoclinique, laxistéléiniste, infantojuvénile, écolocycliste, électroacoustique, vidéonumériste ou francolusitanique?

Plus sérieusement, ce n'est pas un scoop: **les cons contrôlent le monde.** Je vous sens sceptiques. Toujours est-il que mes investigations personnelles m'ont démontré l'ampleur de la machination. Les cons sont parmi nous! Vous avez besoin de preuves? N'y avez-vous jamais prêté attention? Vous vous garez sur une place de stationnement isolée, vous revenez reprendre votre véhicule, vous êtes cerné! Les cons, vous dis-je! Vous avez failli avoir un accident de la route ce matin, c'est qu'un con vous a doublé!

J'entends des pas sur le gravier?! On ouvre la porte... Ils savent que je sais...



CITATIONS POUR ALIMENTER VOTRE RÉFLEXION



« Pour enchaîner les peuples, on commence par les endormir. »

Jean-Paul Marat (1743-1793)

« Le monde se divise en trois catégories de gens : un très petit nombre qui fait se produire les événements, un groupe un peu plus important qui veille à leur exécution et les regarde s'accomplir, et enfin une vaste majorité qui ne sait jamais ce qui s'est produit en réalité. »

Eden Mahrenbourg, membre de la loge P4 et conseiller pour les relations étrangères auprès du Président à vie du Bakchistan.

« Il n'y a pas de mauvais peuple, il n'y a que des mauvais bergers. Un peuple ne se trompe pas, il est trompé. »

Jean-Jacques Servan-Schreiber, journaliste et homme politique

« En politique, rien n'arrive par accident. Si quelque chose se produit, vous pouvez parier que cela a été planifié de cette façon. »



Franklin Delano Roosevelt (1882-1945), 32^{ème} président américain

« Il est déjà bien suffisant que les gens sachent qu'il y a eu une élection. Les gens qui votent ne décident rien. Ce sont ceux qui comptent les votes qui décident de tout. »

Joseph Staline (1879-1953)

« Nous sommes à la veille d'une transformation globale. Tout ce dont nous avons besoin est la bonne crise majeure, et les nations vont accepter le Nouvel Ordre Mondial. »

David Rockefeller

« Nous disons aux gens ce qu'ils ont besoin de savoir, pas ce qu'ils veulent savoir. »

Frank Sesno, vice-président du réseau CNN News

« Les nouvelles sont ce que nous voulons supprimer. Tout le reste est de la publicité. »

Frank Reuven, journaliste, producteur et ex-président de NBC News

« Les nouvelles et la vérité ne sont pas la même chose. »

Walter Lippmann (1889-1974), auteur et journaliste américain

« Pour obtenir le contrôle total, deux ingrédients sont essentiels : une banque centrale, et un impôt progressif, pour que les gens ne s'en rendent pas compte. »

Karl Marx (1818-1883)



« Lorsqu'un gouvernement est dépendant des banquiers pour l'argent, ce sont ces derniers, et non les dirigeants du gouvernement qui contrôlent la situation, puisque la main qui donne est au-dessus de la main qui reçoit. [...] L'argent n'a pas de patrie ; les financiers n'ont pas de patriotisme et n'ont pas de décence ; leur unique objectif est le gain. »

Napoléon Bonaparte (1769-1821)



« Le gouvernement ne taxe pas pour obtenir l'argent dont il a besoin, il trouve toujours un besoin pour l'argent qu'il reçoit. »

Ronald Reagan (1911-2004), 40^{ème} président américain

Pour finir :

« Il y a une chose pire encore que l'infamie des chaînes, c'est de ne plus en sentir le poids. »

Gérard Bauër (1888-1967), écrivain

